



## LIVRE X.

LA DESCENTE D'ORPHE'E  
AUX ENFERS.

## FABLE I.

YMEN quitte la Crete, & volant vers  
la Thrace ,

Appelé par Orphée , il va prendre  
sa place ,

Où ce Chantre fameux par des mots  
solemnels

Doit livrer sa franchise à des nœuds éternels.



Il y vient , mais helas ! quelle triste semonce !

Dès ces mots solennels aucun ne se prononce.

Ce Dieu qui n'est suivi ny des Ris ny des Jeux

N'apporte à cette noce aucun présage heureux.

De la torche qu'il tient la flamme qui petille

Est un feu qui consume , & non un feu qui brille.

Cette torche s'éteint , & commence à fumer ,

Sans qu'aucun mouvement la puisse rallumer.

Ce qui suit est funeste , & répond au presage.

Orphée aime Euridice , & comme elle est d'un âge

Qui luy fait rechercher mille innocens plaisirs ,

Il ne refuse rien à ses jeunes désirs.

Un jour que se donnant entiere aux promenades

Elle court , & badine avec quelques Naiades ,

Elle foule un Serpent , qui sous l'herbe caché

Prepare son venin dès qu'il se sent touché.

Il la mord au talon ; elle tombe , elle expire.

Orphée au desespoir pleure , gemit , soupiré ,

Et rien n'estant capable , après un tel malheur ,

De soulager l'excés de sa vive douleur ,

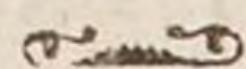
Il se résout enfin d'aller parmi les Ombres

Implorer le secours des Divinités sombres .

Il descend aux Enfers , & sans trop s'étonner

Des Fantômes errans qui vont l'environner ,

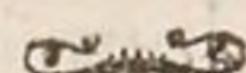
Il penetre jusqu'où Pluton & Proserpine  
Font rendre ce qu'on doit à leur Grandeur divine.  
Là, son Lut de sa voix soutenant les concerts,  
Du ton le plus touchant il leur chante ces Vers.



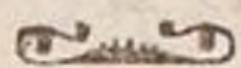
DIEUX du noir & profond Empire,  
Où l'inflexible Mort tour-à-tour nous attire,  
Daignez prester l'oreille à mes tristes accens.  
Je ne vous diray rien qui ne soit véritable,  
Mais si je veux vous faire un recit pitoiable,  
Je vous diray ce que je sens.



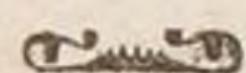
Dans ces lieux d'horreur & de peine  
Un desir curieux n'est point ce qui m'amene,  
De tout ce qui s'y fait je ne viens rien troubler.  
Je n'y viens point poussé d'une ardeur temeraire  
Chercher à mettre aux fers le monstrueux Cerbere,  
Dont les aboyemens font trembler.



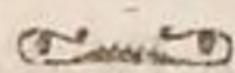
Euridice, mon Euridice,  
Qui fit toute ma joye, & qui fait mon supplice,  
Est l'unique sujet qui porte icy mes pas.  
Au plus beau de son âge, & malgré la Nature,  
D'un Serpent ennemi la funeste morsure  
A precipité son trepas.



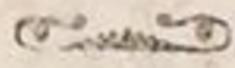
Accablé d'ennuis pour sa perte  
 J'ay voulu la souffrir , je l'ay mesme soufferte  
 Sans trop faire éclater mon juste desespoir.  
 Mais l'Amour me constraint à ce que j'ose faire.  
 Et quels cœurs ont jamais refusé de luy plaire ,  
 Qu'il n'ait soumis à son pouvoir ?



Ce Dieu qu'une éternelle guerre  
 Rend si craint dans le Ciel , si connu sur la Terre ,  
 Dans vos sombres Etats ne sçauroit l'estre moins :  
 Si d'un ravissement qui vous couvit de gloire  
 Le temps nous a laissé la veritable histoire ,  
 C'est l'Amour seul qui vous a joints.



Par cet Amour qui vous assemble ,  
 Par ce Royaume affreux où devant vous tout tremble ,  
 Par ces noiraistres eaux dont il est abbreuvé ;  
 S'il se peut que jamais la pitié vous flechisse ,  
 Laissez revoir le jour à l'aimable Euridice  
 Dont la mort m'a trop-tost privé.



La perdrez-vous pour me la rendre ?  
 Vostre Empire par-tout a sceu toujours s'étendre ,

Icy bas , tost ou tard , chacun doit arriver.  
C'est nostre inévitale & derniere retraite ,  
Et dans quelque dégoult que son séjour nous jette ,  
Personne ne s'en peut sauver.

Sujette à cet ordre suprême  
Vous verrez revenir Euridice elle-mesme ,  
Aprés qu'un juste terme aura rempli ses jours .  
Tout ce que je demande est le seul avantage  
De voir , si de ses ans vous luy rendez l'usage ,  
La Nature en regler le cours.

Si les Destins impitoyables  
Veulent que ma douleur vous trouve inexorables ,  
Tout vivant que je suis , je renonce au retour.  
Auprés d'elle aux Enfers Euridice m'appelle .  
Gardez-la , gardez-moy , je l'adore , & sans elle  
Je ne veux jamais voir le jour.

De ses tristes ennuis les sensibles atteintes  
Sur des tons si touchans luy font former ses plaintes ,  
Que les Ombres qu'en foule ils ont l'art d'attirer ,  
Trouvent , quoy que sans corps , des larmes pour  
pleurer.

Surpris d'un chant si doux l'infortuné Tantale  
Oublie en ce moment cette soif sans égale ,

Qui luy fait à toute heure avidement chercher  
L'eau , qui le fuit si-tost qu'il s'en veut approcher.  
Suspendant leur travail les tristes Danaïdes  
Different à remplir leurs vaisseaux toujours vuides.  
Dans sa rouë Ixion , sans la faire tourner ,  
Des accords qu'il entend ne peut trop s'étonner.  
Ces Oiseaux affamez que rien ne rassasie  
Cessent quelques moments de déchirer Titie ;  
Et sur sa Pierre assis , afin d'écouter mieux ,  
Sisiphe tout ravi croit estre dans les Cieux.  
On tient mesme qu'alors ces Sœurs impitoyables ,  
Qu'une aveugle fureur rend toujours implacables ,  
Se laissant attendrir aux charmes de sa voix ,  
Répandirent des pleurs pour la premiere fois.  
Orphée a sceu toucher Pluton & Proserpine.  
Ses concerts ont pour eux une vertu divine ;  
Ils plaignent son malheur , & pour le consoler ,  
Il demande Euridice , ils la font appeller.  
Son Ombre encor recente erroit parmy les Ombres  
Dont depuis peu la mort a peuplé ces lieux sombres.  
Elle vient , & boitant fait connoistre à son pas  
Qu'un accident funeste a causé son trépas.  
A son fidelle Epoux cette Epouse est rendue ,  
Mais vers elle en marchant s'il détourne la veüe

Avant

Avant qu'il soit sorti de l'infernal séjour,  
Pour jamais , quoys qu'il fasse , il la perd sans retour.  
Que ne promet-on point pour avoir ce qu'on aime ?  
Il jure d'obeir à cette loy supreme ,  
Et dans ces lieux couverts d'une éternelle nuit ,  
Il marche le premier , Euridice le suit ;  
Par un sentier fâcheux qui monte & se resserre ,  
Ils estoient déjà prests de regagner la terre ,  
Quand l'amoureux Orphée , apprehendant toujours  
Qu'Euridice égarée en ces obscurs détours  
Ne trompe en se perdant un amour si fidelle ,  
Impatient de voir , tourne les yeux vers elle ;  
Soudain pour avancer faisant de vains efforts ,  
Elle redevient Ombre , & demeure sans corps .  
Il tend les mains , la cherche , & telle est sa disgrâce ,  
Que croyant l'embrasser c'est de l'air qu'il embrasse .  
Pour avoir de Pluton mal observé les loix ,  
Il la tuë , elle meurt une seconde fois ;  
Mais cette courte vie aussi-tost étoufée  
Ne l'autorise point à se plaindre d'Orphée :  
Et quelle juste plainte auroit-elle à former ,  
D'un Mary qui la perd pour sçavoir trop aimer ?  
Par un dernier adieu , dit du ton le plus tendre ,  
Mais prononcé si bas qu'il a peine à l'entendre ,

Elle marque sa flamme , & se laisse engloutir  
Dans l'abisme profond dont elle alloit sortir.

De cette double mort l'assassinante image  
Comblant son desespoir , luy glace le courage.  
Il demeure immobile , & tel que ce Berger  
Qu'autrefois la frayeur en pierre fit changer ,  
Quand Hercule vainqueur du Chien à triple teste  
Luy fit voir dans les fers son affreuse conqueste.  
Il est sans voix , sans force , & son accablement  
Semble l'avoir reduit à son dernier moment.





## OLENE ET LETHE'E EN ROCHERS.

FABLE II.



N ce funeste estat qui découvre sa  
peine ,  
On diroit qu'il attend le triste sort  
d'Olene.

Olene par l'hymen avec Lethée uni ,  
Du trop d'orgueil qu'elle eut fut autrefois puni.

L 1 ij

Fiere de sa beauté, cette indiscrete Epouse,  
La vantant en tous lieux s'en montra si jalouse,  
Qu'elle la préferoit aux charmes glorieux  
Que les Divinités font briller dans les Cieux.  
Cet oubli d'elle-même animoit leur vengeance.  
Olene de sa Femme entreprit la défense,  
Il la fit innocente, & pour mieux l'excuser  
Prenant sur lui son crime, il osa s'accuser.  
Ces deux Infortunez par le même supplice  
Eprouverent des Dieux la sévere justice,  
Et ce sont deux Rochers qui sur le mont Ida  
Marquent le châtiment dont le Ciel décida.  
Orphée au desespoir parle, prie, & pour grace  
Demande que Caron aux Enfers le repasse;  
Mais comme la douleur étouffe cette voix  
Dont le charme déjà l'a su vaincre une fois,  
Ce rude Nautonnier prenant son humeur fiere,  
D'un air dur & hautain rejette sa priere.  
Ainsi sept jours entiers cent projets differens  
D'Orphée aux bords du Styx portent les pas errans.  
Les larmes qu'il répand sur cette rive obscure  
Sont pendant tout ce temps sa seule nourriture.  
Enfin las de se plaindre, & voyant sa langueur  
Inutile à flechir l'infendale rigueur,

Revenu sur la Terre il se retire en Thrace ;  
Et là, toujours rempli de sa triste disgrâce ,  
Il gemit , se consume en regrets superflus ,  
Ou sur le mont Rhodope , ou sur le mont Emtus.





LES ARBRES  
ATTIREZ PAR LA VOIX D'ORPHE'E.

FABLE III.



L passe ainsi trois ans, sans que d'aucune femme  
Le charme le plus vif puisse rien sur  
son ame.

Ennemi du beau sexe il en fuit l'entretien,  
Et soit qu'il ait promis de n'aimer jamais rien,

Soit que de son amour la fin infortunée  
Luy fasse pour toujours detester l'hymenée ,  
Quelque brillant Objet qui cherche à le gagner ,  
Il n'en reçoit les soins que pour les dédaigner.  
Mesme ces chants si doux qui ravissent les ames ,  
Quoy que fort souhaitez , ne sont plus pour les  
Femmes ,

Et s'il les fait ouïr , c'est dans les seuls vergers  
Où sans nulle Bergere il trouve des Bergers.

Au haut d'une colline est une verte Plaine  
Où ce Chantre affligé tous les jours se promene.  
C'estoit un lieu sans ombre , & qui trop décou-  
vert

Aux rayons du Soleil estoit par-tout ouvert.  
Aussi-tost que sa voix y seconde sa Lire ,  
Les Arbres qu'à l'envi ce doux concert attire ,  
Etendant tout autour leurs branchages épais ,  
Donnent à cette Plaine & de l'ombre & du frais.  
On y voit attentifs à sa plainte amoureuse  
Le Peuplier , le Chesne , & l'Erable , & l'Yeuse ,  
Le Saule , le Tilleul , le Sapin , le Cormier ,  
Le Hestre , le Lotos , le Fresne , le Palmier ,  
Le Laurier & le Mirte , & le Plane & le Lierre ,  
Le Coudrier , la Vigne & l'Ormeau qu'elle ferre ,

Le Pin, arbre cheri de la Mere des Dieux.

Atis, qui de son Prestre eut l'employ glorieux,

Lors que par une triste & funeste avanture

Trop aimé d'une Nimphe il changea de figure,

Sous cette dure écorce effuya le chagrin

D'avoir à se soumettre aux ordres du Destin.



CYPARISSE:



F. Ertinger. f.

## LIVRE XI.

### FEMMES DE THRACE CHANGEÉES EN ARBRES.

#### FABLE I.



INDIS que par ses chants mariez à  
sa Lire

Orphée enchanter, émeut les Bestes  
qu'il attire,

Et que des lieux voisins, pour en-  
tendre sa voix,

S'avancent à l'envy les Rochers & les Bois,  
*Tome III.*

A

On conspire sa perte , & les Dames de Thrace  
A qui Bacchus inspire une insolente audace ,  
Semblent avoir le cœur des cruels animaux  
Dont pour habillement elles ont pris les peaux.  
Des faveurs de ce Dieu cette Troupe échauffée  
Court les cheveux épars où chante alors Orphée ,  
Et l'ayant découvert d'un endroit élevé ,  
Le voicy , ce Perfide à nos coups réservé ,  
Dit celle qui de loin l'apperçoit la premiere.  
Vangeons-nous des mépris de cette ame trop fiere ,  
De ce presomptueux , qui de luy seul charmé ,  
Declare nostre sexe indigne d'estre aimé.  
Ce discours est suivy d'un dard qu'elle luy lance ;  
Mais quoy qu'avec effort poussé par la vangeance ,  
Les feuilles dont ce dard jusqu'au bout est couvert  
Font qu'il a peu de force , & que le coup se perd.  
Une autre contre luy fait voler une pierre.  
Par son chant arrestée , elle tombe par terre ,  
Et demeure à ses pieds , comme pour s'excuser  
De ce que pour le perdre on la forçoit d'osier.  
Mais quoy qu'il deust flechir les plus barbares ames ,  
Ce qui vainc des cailloux n'adoucit point des Fémes.  
L'impatiente ardeur de jouir de sa mort  
Ne souffre point de borne à leur brûlant transport.

D' OVIDE, LIVRE XI.

2

L'excés en est porté jusqu'à la barbarie.  
Chacune en l'attaquant a l'air d'une Furie,  
Et jamais on ne vit combat precipité  
Autoriser la rage à tant de cruauté. (mes,

Contre luy cependant tout ce qui leur fert d'ar-  
De sa voix triomphante auroit senti les charmes,  
Si leur son mal reglé de divers instrumens,  
Leurs battemens de mains, leurs affreux hurlemens,  
Leurs cornets, leurs bassins frapez avec manie  
N'eussent de ses accords étoufé l'harmonie.  
Ainsi faute d'entendre, estant libres d'agir,  
De son sang les cailloux commencent à rougir.  
Elles n'épargnent rien, & leurs premiers carnages  
Font fuir & les Serpens & les Bestes sauvages,  
Dont ce Chantre divin avoit sceu par son art  
Se faire tout autour un spacieux rempart.  
Sans nul obstacle alors ces cruelles Bacchantes  
Sur cet Infortuné portent leurs mains sanguinaires.

Comme on voit mille Oiseaux entourer un Hibou  
S'il ose avant la nuit se tirer de son trou,  
Ou comme dans ces Jeux dont Rome est idolatre,  
Quand tout est bien fermé par un Amphitheatre,  
Les Chiens se trouvent prests à fondre le matin  
Sur le Cerf qu'on leur doit amener pour butin;

A ij

¶ LES METAMORPHOSES

Ainsi dans sa fureur cette Troupe endurcie,  
Tant qu'Orphée est vivant, ne peut estre adoucie,  
Et pour l'ornement seul les Tirses destinez  
Changeant d'usage enfin contre luy sont tournez.  
L'une pour l'accabler prend des motes de terre,  
L'autre la plus aiguë ou la plus grosse pierre,  
L'autre une branche d'arbre, & dans l'emportement  
Où les met du combat le dur acharnement,  
Comme s'il n'estoit point assez d'armes pour elles,  
Le hazard à leur rage en fournit de nouvelles.

Aflez près de ce lieu differens Laboureurs  
A cultiver la terre employoient leurs sueurs.  
L'un la beche à la main l'entame & la remuë ;  
L'autre pour la mieux fendre y conduit la charuë,  
Et quand frapez d'un bruit qui va jusques aux Cieux  
Sur ce qui le fait naistre ils ont jetté les yeux,  
Effrayez d'un combat dont ils craignent la suite,  
Ils cherchent à s'en mettre à couvert par la fuite,  
Abandonnent les champs, & là, de toutes parts  
Laissent de leur travail les instrumens épars.  
C'est peu de s'en saisir ; l'ardeur qui les transporte  
Rendant chaque Bacchante & plus fiere & plus forte,  
Ce qu'aux Bœufs la Nature a pris soin d'attacher,  
Ce qui fait leur défense, elles vont l'arracher.

Tout leur sert contre Orphée , & la fin de sa vie  
Suffit seule à leur haine , & la laisse assouvie.  
Il a beau les prier ; sa voix , sa belle voix  
Manque enfin de pouvoir pour la première fois.  
Il tombe sous leurs coups sans que sa mort les touche ,  
Et son ame s'enfuit par cette mesme bouche ,  
Qui de ses doux accords étalant les appas  
Donnoit du sentiment à ce qui n'en a pas.  
Les Oiseaux dans les airs , d'une voix moins ouverte ,  
Font retentir l'ennuy que leur cause sa perte.  
Les Rochers , pour marquer leur sensibilité ,  
Font paroistre une prompte & longue humidité.  
Les Fleuves de regret hors de leur lit s'étendent ,  
Et grossissent leurs eaux des larmes qu'ils répandent.  
De leurs feüillages verts les Arbres dépouillez  
Expliquent la douleur dont ils sont travallez.  
Les cris des Animaux font connoistre leurs peines ,  
Et les Nymphes des Bois , & celles des Fontaines ,  
Prenant des voiles noirs , declarent hautement  
Quel est dans cette mort leur triste accablement.  
Les membres dispersez du nialheureux Orphée ,  
D'un sexe forcené deplorable trophée ,  
Demeurent au lieu mesme où sa funeste mort  
Vient enfin de remplir la cruauté du Sort.

LES METAMORPHOSES

Après s'estre étendu l'Hebre qui se retire  
Emporte dans ses eaux & sa teste & sa Lire ,  
Et cessant à regret de suivre ses chansons ,  
Cette Lire en roulant rend de lugubres fons.  
Sa langue , quoy que morte , a part à ce prodige.  
Son murmure plaintif fait voir qu'elle s'afflige ,  
Et soudain par des tons confus & languissans  
Le rivage répond à leurs tristes accens.

Avec le tribut d'eaux que sans cesse il appreste  
L'Hebre porte à la mer & la Lire & la teste ,  
Et la force du vent qui souleve les flots ,  
Les pousse l'une & l'autre aux rives de Lesbos.  
Là , se trouve un Serpent dont le corps se déploie.  
De la teste qu'il voit il veut faire sa proye.

Il se roule , il s'approche , & perd quelques instans  
A lecher les cheveux d'eau par-tout degoutans.  
Déjà la teste estant tout-à-fait découverte ,  
Pour ronger le visage il tient sa gueule ouverte.  
Apollon l'en empesche , & prompt à le charmer ,  
Le change en pierre avant qu'il ait pû la fermer.

Orphée est cependant dans le Royaume sombre ,  
Et si-tost que la mort y fait errer son Ombre ,  
Il reconnoist les lieux où sa charmante voix  
L'a déjà , tout vivant , fait entrer une fois.

D'OVIDE, LIVRE XI.

Les routes à choisir par là luy font aiséees.

Aussi va-t'il d'abord dans les champs Elisées.

Il y trouve Euridice, & l'amour qu'il ressent

Luy donne à l'embrasser un plaisir innocent.

Ces Amans qu'en ce lieu leur tendresse rassemble ;

Ravis de se revoir, se promenent ensemble.

Leur tranquille bonheur ne sçauroit plus changer,

L'Epoux voit son Epouse, & la voit sans danger.

Bacchus aimoit Orphée, & touché de sa perte

Il prend pour le vanger l'occasion offerte.

Celles dont la fureur a causé son trepas,

Vers la forest prochaine avoient tourné leurs pas.

A peine après ce crime elles y sont entrées,

Que de trouble & d'horreur tout-à-coup penetrées,

Elles sentent un froid qui leur glaçant le cœur

Les arreste, & leur cause une triste langueur.

A marcher plus avant c'est en vain qu'elles songent.

Leurs pieds changeant de forme en racines s'allongent,

Et s'enfonçant toujours pour les mieux retenir,

Tout-autour dans la terre en pointes vont finir.

L'Oiseau pris au filet dont on luy tend l'amorce,

Employe à s'en tirer tout ce qu'il a de force,

Et plus il se debat pour estre en liberté,

Plus il ferre le nœud qui le tient arresté.

Telle chaque Bacchante avec effort s'obstine  
À vouloir retirer son pied qui s'enracine ,  
Et plus du creux profond elle croit l'arracher ,  
Plus elle aide elle-mesme à l'y mieux attacher.  
**C**e malheur les effraye , & tandis qu'étonnées  
Du bizarre destin qui les laisse enchaînées ,  
Elles cherchent des yeux ce que sont devenus  
**C**es pieds qui tout-à-coup sont ainsi retenus ,  
Elles n'en trouvent point , & se font une honte  
D'appercevoir du bois qui sur leurs jambes monte.  
Dans l'excés du chagrin qui leur oste la voix ,  
En voulant se fraper, elles frapent du bois.  
Les cuisses , l'estomac de ces Femmes cruelles ,  
Les épaules , le sein , tout est du bois en elles.  
Leur peau devient écorce , & qui croiroit leurs bras  
Changez en longs rameaux , ne se tromperoit pas.

